



## Une bibliothèque militante à la Grange-aux-Belles n°10 mars 2025

Lorsque vous venez dans les locaux nationaux de l'Union, passez voir cette bibliothèque, votre bibliothèque. Elle est située au 2<sup>ème</sup> étage, dans la cafeteria. Les livres sont à disposition. Servez-vous et ... pensez à les ramener. Pour les camarades qui n'ont pas l'occasion de venir à un Bureau national, un Comité national, une formation syndicale, une réunion de commission Solidaires, un conseil fédéral ou quoi que ce soit organisé dans ces locaux, vous pouvez nous contacter si vous avez besoin d'un livre, ou de plusieurs ; on fera le nécessaire pour que vous y ayez accès.

Puisque ce numéro paraît aux alentours du 8 mars, la sélection des titres ici présentés est faite dans les trois étagères « féminismes » de notre bibliothèque, mais aussi quelques autres (Bandes dessinées, Proche Orient – Moyen Orient, Révolution russe, Révolution espagnole, etc.) Quelques titres en rapport la journée internationale de lutte des femmes, mais il y en a bien plus à disposition !

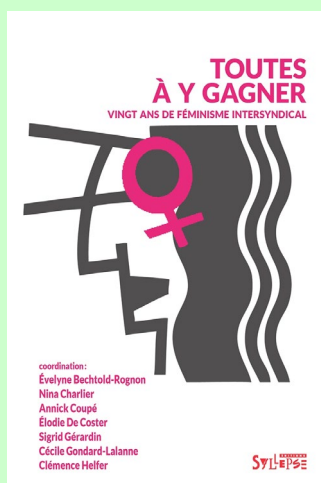


Pour nous contacter :  
[lina.cardenas@cefi.solidaires.org](mailto:lina.cardenas@cefi.solidaires.org)  
[mahieux@laboursolidarity.org](mailto:mahieux@laboursolidarity.org)



**Editions Syllepse**-----**Editions Syllepse**

Ce livre est à la fois un cadeau, une mémoire et une promesse. Un cadeau d'abord, parce qu'il fête les vingt ans des Journées intersyndicales femmes. À l'initiative de l'intersyndicale Femmes qui regroupe des militantes de la CGT, de la FSU et de l'Union syndicale Solidaires, tous les ans depuis 1997 se réunissent au mois de mars entre 300 et 400 personnes, venues du monde entier, issues du monde de la recherche et du militantisme syndical, associatif, politique.

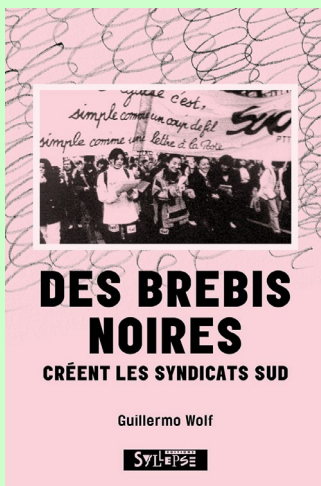


L'ouvrage reprend ce long travail commun qui au quotidien place au premier plan la question des droits des femmes : un heureux mélange d'analyses « universitaires », de témoignages et de réflexions de syndicalistes, d'ici ou d'ailleurs.

Une mémoire, car ce livre permet de revenir sur vingt ans de combats féministes, de luttes difficiles et de batailles gagnées. Avec ses 65 contributions retenues, l'ouvrage éclaire tous les champs du réel : le travail, le corps, la politique, le langage... 66 contributions qui permettent de mesurer, dans certains cas, le chemin parcouru, les avancées obtenues. Dans d'autres, la comparaison entre les textes de 1998 et celles de 2015 par exemple soulignent une stagnation, voire des régressions.

Le parti pris de l'ouvrage est de partir des inégalités vécues par les femmes sur les lieux de travail, en les reliant aux inégalités existantes dans tous les domaines de la vie sociale et personnelle des femmes. Il s'agit bien de voir comment la domination patriarcale s'exerce sur des vies entières et comment l'engagement syndical peut relier inégalités sociales et inégalités de genre.

*Toutes à y gagner* est une promesse enfin : ne jamais abandonner l'espoir. Les contributrices l'affirment : quels que soient les vents contraires, il est toujours possible d'étonner la catastrophe et de dégager la route vers un monde différent, où femmes et hommes pourront vivre en égaux, plus libres et plus heureux.



En 1989 le premier syndicat SUD voit le jour aux PTT, en rupture avec une CFDT en plein recentrage. Le titre de cet ouvrage fait d'ailleurs référence aux « moutons noirs » fustigés par Edmond Maire, secrétaire général de cette confédération de 1971 à 1988.

Ces syndicalistes essaieront au cours de la décennie suivante dans différents secteurs : santé, éducation, SNCF, etc. pour constituer aujourd'hui une union syndicale singulière dans le paysage syndical hexagonal.

Quelle était la place des femmes et des revendications féministes lors de la création de ces syndicats ? C'est la question à laquelle cet ouvrage tente de répondre.



Le 3 mai 1972, Fabienne Lauret est embauchée à l'atelier couture de Renault-Flins. Issue de la génération de Mai 68, membre du groupe Révolution !, elle est une établie, comme on appelle ces jeunes militant-es qui entraînent en usine pour changer le monde. Elle y restera plus de trente-six ans. Loin des clichés habituels, elle nous raconte la condition ouvrière moderne, la souffrance au travail, l'exploitation quotidienne.

Féministe, elle est plus particulièrement sensible à la condition des ouvrières et au sexisme dont elles sont victimes, tant de la part de leurs collègues ouvriers que de la direction patronale. La bataille qu'elle mène avec détermination est longue, rude et exige une infinie patience.

Militante CFDT, elle anime ses premières grèves. Ses activités syndicales nous plongent au cœur des fortes luttes sociales qui ont secoué l'usine de Flins. Éluë au comité d'entreprise, puis salariée de celui-ci, elle participe au développement d'une autre conception de cette institution sociale, qui heurte les conservatismes de la direction syndicale qui succède à la CFDT et qui utilise contre elle les méthodes patronales les plus éculées.

*L'Envers de Flins*, parcours de vie, parcours de lutte, est aussi le témoignage vivant et fort d'une féministe ouvrière qui n'a jamais renoncé à transformer le monde.



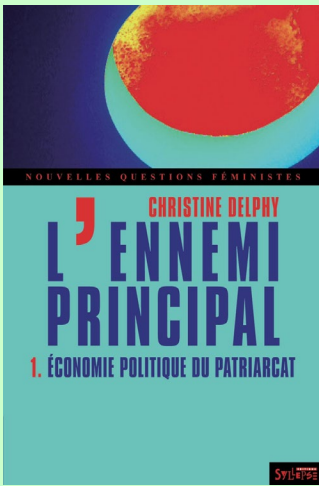
Le centre IVG de Colombes a ouvert en 1975 juste après le vote de la loi, grâce au MLAC de Gennevilliers. Des soignant-es et des femmes qui ont participé à sa création racontent cette histoire, la lutte pour la loi, les avortements faits par le MLAC puis l'ouverture du centre IVG.

Cinquante ans ont passé, le centre IVG a évolué, que reste-t-il de l'héritage du MLAC ? Les équipes de soignant-es ont changé, les locaux se sont agrandis, il y a eu des aléas dans la vie de ce lieu, et des expériences novatrices. Les plus anciennes témoignent de ce qu'elles ont voulu transmettre, les plus jeunes de ce qu'elles reconnaissent comme « esprit militant » dans ce centre.

Pour l'avortement comme pour la contraception, les femmes décident. Le pouvoir médical doit s'effacer pour laisser place à la recherche des meilleures conditions d'accueil et de réalisation de ce droit acquis par la lutte. Les différentes personnes interrogées fournissent les ingrédients qui rendent cet accueil possible. Elles s'inquiètent aussi pour son avenir.

Aujourd'hui de nombreux centres IVG ferment, tandis que l'avortement médicamenteux se développe. Va-t-on revenir à une situation où les femmes doivent assumer seules la douleur et la peur des complications de leur avortement ? La question de lieux spécifiques et adaptés pour avorter reste cruciale.

Qui est l'«ennemi principal»? Pour la féministe matérialiste qu'est Christine Delphy, il ne s'identifie ni à l'Homme – avec une majuscule –, ni aux hommes en général. Ce n'est en effet ni une essence ni un groupe naturel: c'est un système. Or ce n'est pas non plus, ou plutôt pas principalement, pour cette théoricienne qui s'inspire de Marx mais dans un parfait esprit d'hétérodoxie, le système capitaliste.



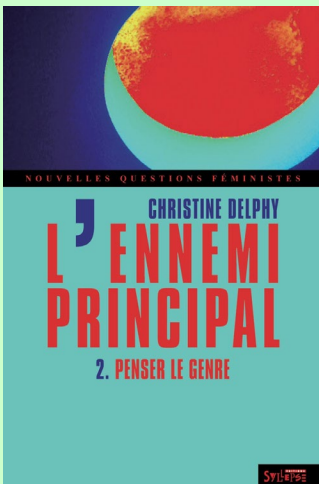
L'ennemi principal, c'est ce qu'elle a choisi d'appeler le patriarcat : à savoir un système autonome d'exploitation et de domination. Christine Delphy a entrepris d'en constituer la théorie, très exactement l'économie politique du patriarcat.

«L'ennemi principal», c'est aussi le titre de l'article de Christine Delphy qui, publié en 1970, la première année du Mouvement de libération des femmes, marque le début d'une révolution dans la réflexion féministe. Elle introduisait l'idée alors totalement nouvelle du patriarcat défini comme structure sociale hiérarchique et inégalitaire, en refusant toute explication de la subordination des femmes en termes idéalistes – que ce soit sur des bases biologiques, naturalistes ou essentialistes, ou bien encore fondées sur l'idéologie ou le «discours».

Que ce féminisme soit un matérialisme signifie que ce sont les pratiques sociales matérielles qui rendent compte de la domination patriarcale sur les femmes

---

«L'oppression des femmes est spécifique non pas parce que les femmes seraient spécifiques, mais parce que c'est un type d'oppression unique. »



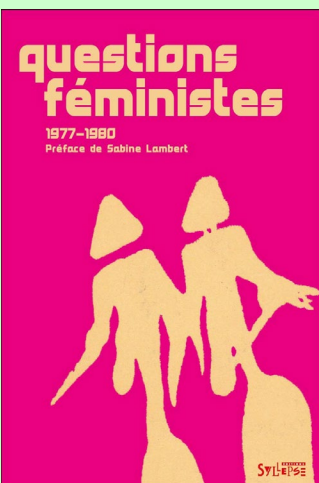
Après *l'Économie politique du patriarcat*, le tome 1 de *L'ennemi principal*, Christine Delphy nous présente ici la suite de son analyse matérialiste de la société, une analyse en termes de rapports sociaux et donc politiques, fondamentale pour la compréhension de toutes les oppressions, fondamentale à tout projet d'émancipation.

Lors de la première édition en 2001, Josyane Savignau écrivait dans *Le Monde des livres* : « Voici un travail qui rompt avec le lyrisme, la religiosité, les proclamations à propos de la "différence des sexes" auxquels on est habitué depuis quelques années. [...] Dans sa préface, "Critique de la raison naturelle", à elle seule un court essai problématisant l'ensemble du livre [...], elle s'attache à "faire entendre des propos logiques". Elle sait renverser les perspectives, contredire ce que l'on tient pour des évidences, cherchant à substituer une démarche scientifique aux discours quasi mystiques qu'on entend généralement sur ce sujet. Et constamment, elle demande à son lecteur d'essayer de penser au lieu d'être dans une passive empathie et d'"adhérer". Autant dire qu'elle a du courage et qu'elle prend des risques en un temps où, comme elle le relève, "tout se passe comme si la différence des sexes était ce qui donne sens au monde". »

---

26 août 1970, Arc de Triomphe, Paris. Neuf féministes munies de quatre banderoles déposent une imposante gerbe de fleurs à la mémoire de la femme du soldat inconnu. Le MLF était né.

20 novembre 1971. Elles sont des milliers à battre le pavé parisien et à scander: «Les femmes dans la rue, pas dans la cuisine», «Roulées par le patron, baisées à la maison», «Oui papa, oui chéri, oui patron... Y'en a marre !», «Contraception et avortement libres et gratuits».

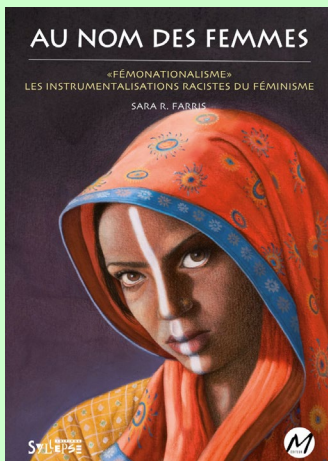


1977. Alors que les titres de la presse féministe foisonnent, paraît le premier numéro de *Questions féministes*, une revue de réflexion et de combat pour penser l'oppression et la libération. Directrice de publication: Simone de Beauvoir. Objectif: appréhender le système de genre, inscrire le féminisme dans une perspective matérialiste et abolir le système de domination patriarcal...

Il s'agit de désigner clairement l'oppression, de la décrire dans tous ses aspects, d'en chercher les causes, les mécanismes et les outils pour en sortir. Il s'agit, en somme, de proposer une théorie de l'oppression des femmes. «La réédition des huit numéros de la revue intervient donc comme une piqûre de rappel et une occasion de renouer avec notre histoire», écrit Sabine Lambert dans sa préface. C'est en effet bien de cela dont il s'agit: renouer le fil de l'histoire et des histoires, et forger des armes pour se confronter aujourd'hui à une entreprise radicale: en finir avec le système de genre et ne plus être «presque égales» mais égales!

Il était temps que ces textes fondateurs et introuvables retrouvent l'air du temps pour relever le défi du féminisme.



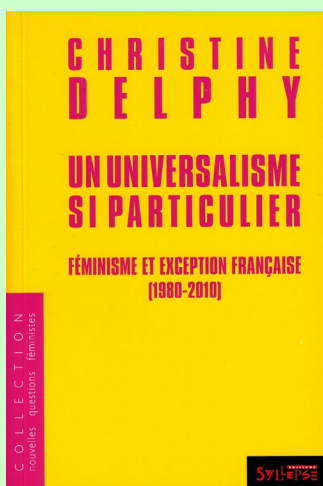


*Au nom des femmes* est une vaste étude sur les liens entre le racisme et le féminisme qui explore l'émergence de discours et de revendications concernant les droits des femmes émanant d'un ensemble improbable de partis politiques nationalistes de droite, de néolibéraux·ales et de théoricien·nes et responsables politiques féministes en France, en Italie et aux Pays-Bas. Pour décrire cette exploitation et cette introduction de thématiques féministes dans leurs campagnes islamophobes et xénophobes, l'auteur a forgé le terme « fémonationalisme ».

Sara R. Farris démontre qu'en qualifiant les hommes musulmans de dangereux pour les sociétés occidentales et d'opresseurs à l'égard des femmes tout en insistant sur la nécessité qu'il y aurait à sauver les femmes musulmanes et immigrées, ces groupes et ces politiques d'État se servent de l'égalité de genre pour justifier leur rhétorique et leurs politiques racistes.

Alors qu'en France, une série de dispositions racistes et islamophobes ont été et continuent d'être adoptées au nom de l'émancipation des femmes, de la «laïcité» et de la lutte contre le «séparatisme», la traduction de ce livre pionnier vient à point nommé.

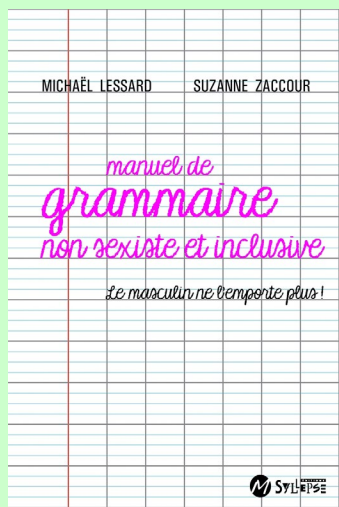
Christine Delphy nous propose avec ce recueil des «interventions» qui s'inscrivent dans le déroulement de la politique du mouvement féministe en France.



L'actualité des questions qui se posent au mouvement féministe et de celles que ce mouvement pose à la société, année après année, constitue la ligne de force des «interventions» publiées ici. Ces textes sont pour beaucoup des éditoriaux que l'auteur, rédactrice en chef de la revue *Nouvelles Questions féministes*, a rédigés au cours des mois et des années. D'autres sont des entretiens qu'elle a donnés à diverses revues; ou encore des chroniques proposées à l'hebdomadaire Politis.

Constater, avec un recul de trente ans, la permanence de certaines questions, ou l'émergence de thèmes qui s'affirment de plus en plus au cours des années, comme celui de l'identité nationale, a donné à Christine Delphy l'idée de constituer ce recueil. En somme, il doit son unité à une permanence, la surdité entêtée de l'establishment aux revendications des femmes, et à une « nouveauté », le refus du même establishment d'entendre la revendication d'autres exclus, les «issus de l'immigration».

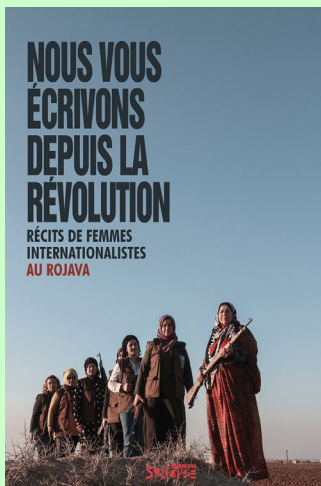
Les interventions ont été regroupées en cinq chapitres: «Ponctuation historique», «L'exception française», «Violences», «Le post-colonial en France», «Un universalisme si particulier».



« Un tabouret et mille femmes sont pris en photo. » En français, le masculin l'emporte sur le féminin même lorsque des humaines côtoient des objets! Cette logique tordue n'est pas intrinsèque à la langue française. Elle est le fruit d'une lutte menée aux 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles contre le féminin –et contre les femmes– par les « autorités » linguistiques. En effet, dans le passé, on accordait une phrase selon le -genre- du mot le plus proche. Ainsi, des hommes et des femmes pouvaient se montrer généreuses. Ce n'est plus le cas aujourd'hui, puisque le masculin, en tout temps, doit l'emporter. Le masculin a été décrété générique comme dans l'expression « droits de l'homme », caractéristique attribuée à la construction d'une langue, alors qu'en réalité -l'usage en a été délibérément masculinisé.

Des mots comme autrice, professeuse et capitainesse ont été relégués aux oubliettes, car les femmes n'étaient pas aptes à exercer de telles fonctions, seuls les hommes le pouvaient, prétendait-on. On a décrété que ces mots devaient disparaître, effaçant ainsi de notre histoire les femmes qui osaient penser, créer et agir. Depuis, on ne cesse d'inventer de nouveaux mots féminins, comme auteure et professeure, pour décrire la réalité, au grand dam des cerbères des académies de la langue qui résistent à la féminisation de toutes leurs forces en déclin.

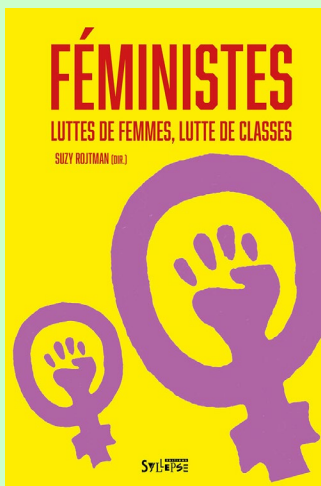
Comment écrire et parler de façon non sexiste ? Ce manuel propose différentes façons de le faire, évaluant les avantages et les inconvénients de chacune d'elles. Il n'impose pas de règles grammaticales. Il est une invitation à apprendre, à désapprendre, à critiquer, à discuter et à oser se lancer à la recherche de la langue où les femmes ont toute leur place.



«Ce livre est parti d'un désir et d'une nécessité: partager les expériences, les rencontres et les émotions qui nous ont traversées au cœur de la révolution du Rojava. Un désir, parce qu'autant de beauté, d'énergie et d'espoir doivent être diffusés le plus largement possible et doivent pouvoir imprégner chacune de nos vies, chaque lutte à travers le monde. Une nécessité parce qu'il est de notre responsabilité de ne pas faire de ce temps au Rojava une expérience personnelle, mais de faire connaître le projet et la réalité révolutionnaire de celles qui nous ont tant appris.»

L'ouvrage que vous tenez entre vos mains a été pensé collectivement et écrit par des femmes : internationalistes, mères, journalistes, militantes, principalement françaises, qui ont passé de quelques jours à plusieurs années au cœur de la plus jeune révolution du Moyen-Orient. Avec ce récit, elles nous invitent à découvrir le projet et la réalité des femmes du Rojava et du nord-est syrien, qui depuis 2012 travaillent minutieusement à la création de leurs structures autonomes : autodéfense armée et civile, éducation, coopératives, démocratie de base...

Textes de réflexion, poèmes, contes, extrait de journaux intimes, lettres, interviews, autant de formes différentes qui font palpiter ce livre et permettent d'approcher les émotions les plus intimes, la pratique quotidienne et les enjeux géopolitiques. Une porte ouverte aux réflexions et discussions pour se nourrir ici de ce qui est expérimenté là-bas.

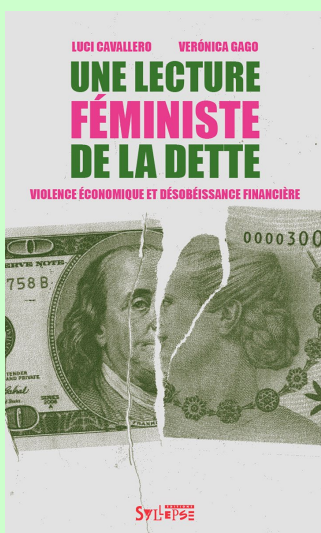


Le mouvement féministe contemporain en France a plus de cinquante ans, un temps d'histoire, histoire d'un enthousiasme fou de se retrouver ensemble, émaillé de victoires décisives, mais jalonné de difficultés face à un patriarcat qui se défend bec et ongles. Dans cette histoire, on oublie souvent une des actrices essentielles : la « tendance lutte de classes » comme elle s'est définie elle-même, après Mai 68, dans les années 1970. Restituer cette histoire occultée, c'est le but de ce livre, réalisé à partir de trois colloques organisés par le Collectif national pour les droits des femmes.

Il aborde l'histoire pionnière du MLF et de toutes ses tendances : celle des groupes femmes créés dans les entreprises et les quartiers, celle des militantes d'extrême gauche, de gauche, des syndicalistes, qui, impliquées avec conviction, ont bataillé dans leurs organisations respectives. L'histoire des luttes ouvrières où les femmes ont dû s'affirmer (Lip, Renault, banques, Chèques postaux). L'histoire méconnue des groupes de femmes immigrées ou dans les populations colonisées. L'histoire des luttes pour la visibilité et l'affirmation des lesbiennes.

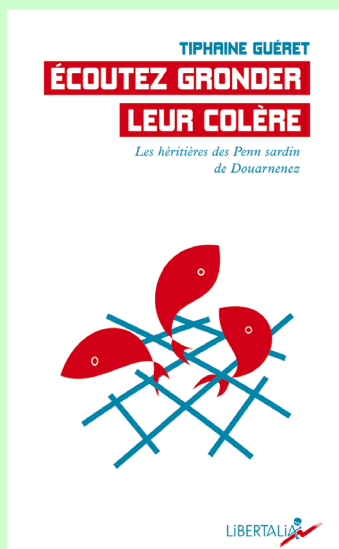
C'est aussi celle de la conquête du droit à l'avortement et son remboursement, celle de la création de collectifs féministes : contre le viol et contre le racisme ; de l'unité avec la création de la Maison des femmes de Paris, d'Elles sont pour et du Collectif national pour les droits des femmes, des combats internationaux avec la Marche mondiale des femmes. C'est la parole de ses actrices elles-mêmes qui donne corps et vie à cette histoire.

Ce sont les contributions de 28 autrices qui donnent corps à ce livre, illustré avec des documents d'époque.



Des thèmes et des terrains d'intervention ont été défrichés en Argentine, et plus largement en Amérique Latine, qui ont irrigué les mouvements féministes à l'échelle mondiale. En témoigne ce livre de deux intellectuelles militantes proposant une lecture féministe de la question financière, et plus précisément de la dette, de l'échelle mondiale à l'espace domestique. Ce texte, utilisé comme outil de formation et de débat par des syndicats, des assemblées féministes et des organisations de quartier, avance des pistes méthodologiques et relate des expériences concrètes de lutte, par exemple, les grèves féministes internationales qui ont pris sur le continent un caractère de masse.

Il s'agit ici de « sortir la dette de son placard », et donc de son abstraction, de lui donner corps, de montrer la violence qu'exerce le système financier, particulièrement sur les femmes, et de la relier aux violences machistes. Les autrices ont rassemblé des témoignages de femmes confrontées à la précarité et à l'endettement ainsi que de leurs modes d'auto-organisation et de résistance. Le texte met en évidence les conséquences des politiques néolibérales sur les services publics, avec en corollaire une explosion de l'endettement privé, domestique, pour assurer la satisfaction de besoins vitaux. Il permet enfin d'analyser comment le système de la dette s'articule avec les nouvelles formes d'exploitation du travail.



La grève des sardinières de Douarnenez, en 1924, est restée dans les mémoires. Victorieuse, leur lutte est aujourd'hui un symbole des mobilisations ouvrières féminines.

Cent ans après, on continue de travailler la sardine dans les zones industrielles de ce petit port finistérien. L'étripage et l'emboîtement sont encore largement réalisés à la main et ce sont toujours des femmes qui s'y collent. Des femmes du coin en fin de carrière, de jeunes intérimaires et, surtout, des « petites mains » exilées. Toutes soumises à une tâche ingrate et harassante, à l'injonction au rendement. Face à la dureté du labeur, au manque de considération, à la menace de l'automatisation, des solidarités se nouent et la lutte syndicale retrouve un peu de vigueur après plusieurs années d'apathie. Assez pour provoquer la révolte ?

La mémoire des luttes n'a de sens qu'à condition de servir les combats d'aujourd'hui. Voilà ce que ce livre voudrait rappeler, en donnant à entendre des voix que l'on écoute trop rarement.

Du « trousseage de domestique » à la « liberté d'importuner ».



« La culture du viol touche toutes les cultures, tous les pays. Elle présente cependant des particularités bien spécifiques selon le milieu dans lequel elle s'exprime et se développe. En France, chaque fois que la question des violences sexuelles est posée dans le débat public, les mêmes réticences s'expriment. Certains s'élèvent pour dénoncer l'horrible moralisme réactionnaire qui voudrait condamner la liberté sexuelle si chèrement acquise, nuire à l'identité amoureuse nationale en important le puritanisme au pays des libertés. Avec un vocable bien choisi et une certaine hypocrisie, on évoque l'amour à la française en termes de galanterie, de courtoisie ou de libertinage. On loue nos traditions, l'attention portée aux femmes et la sophistication de nos jeux de séduction. Derrière ce charmant vocabulaire, la réalité est beaucoup moins glamour. »

Dans cet essai documenté et novateur, l'autrice analyse et définit les violences sexuelles, déboulonne toutes nos idées reçues et bat en brèche l'argumentaire déresponsabilisant les violeurs. Elle insiste sur les spécificités hexagonales du concept de « culture du viol », démythifie le patrimoine littéraire et artistique, et démontre, point par point, qu'il est possible de déconstruire

les stéréotypes de genre et d'éduquer les hommes à ne pas violer.



Angela Davis propose ici une histoire féministe et politique de la musique noire des années 1920-1940, annonciatrice des grandes luttes émancipatrices. Elle explore l'œuvre de Gertrude « Ma » Rainey (1886- 1939) et Bessie Smith (1894-1937). La première incarne le blues traditionnel, la seconde, le blues classique. Dévalorisées par les spécialistes du blues et du jazz – en général des hommes blancs –, ces blueswomen furent les premières rock stars de l'histoire de la musique : or elles étaient noires, bisexuelles, fêtardes, indépendantes et bagarreuses.

posèrent les bases d'une culture musicale qui prône une sexualité féminine libre et assumée, qui appelle à l'indépendance et à l'autonomie des femmes aux lendemains de la période esclavagiste, en revendiquant avec détermination l'égalité de « race » et de genre. Cette réflexion s'étire aux années 1940 en convoquant l'œuvre de Billie Holiday (1915-1959). L'autrice réhabilite la conscience sociale de cette chanteuse d'envergure, trop souvent présentée sous le simple prisme des turpitudes de sa biographie





La réactualisation, après quarante ans, d'un des plus grands classiques internationaux du féminisme.

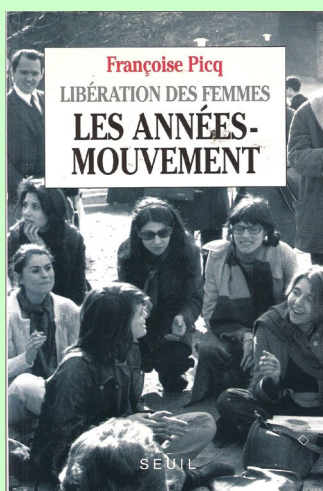
Contrairement à ce qui nous est demandé, notre corps ne peut pas être constamment en forme, beau, maigre, épilé, désirant, sans carence ni hématome. Il a des coups de pompe, des baisses et des montées d'hormones, des addictions. Il est parfois blessé. Notre corps doit pouvoir reprendre son souffle. Il nous appartient, il est notre meilleur instrument : nous le voulons en bonne santé, capable de se défendre, et libre.

Puberté, sexualité, contraception, avortement, accouchement, vieillesse, mais aussi riposte et émancipation... À travers de multiples récits d'expérience, des témoignages récoltés lors de groupes de parole et d'entretiens, mais aussi des données médicales et scientifiques, ce manuel féministe propose des outils permettant aux femmes de mieux se connaître et de se sentir plus sûres et plus fortes, ensemble.

Paru pour la première fois aux États-Unis en 1973, rédigé par un collectif de femmes, *Notre corps, nous-mêmes* a été adapté dans 35 langues, dont le français en 1977. Ce livre en est une version entièrement réactualisée, écrite par un nouveau collectif, formé de Mathilde Blézat, Naïké Desquesnes, Mounia El Kotni, Nina Faure, Nathy Fofana, Hélène de Gunzbourg, Marie Hermann, Nana Kinsky et Yéléna Perret.



En juillet 1983, une grande et longue grève de mineurs démarra dans plusieurs villes de l'Arizona, non loin de la frontière mexicaine, provoquée par les sacrifices exigés des salariés par le trust minier Phelps Dodge. Barbara Kingsolver, à l'époque jeune journaliste, s'est liée aux femmes et aux hommes de ces mines, et a illustré ce que pouvait être une grève dans cette décennie : la pauvreté des familles de mineurs, la lutte contre une compagnie minière toute puissante, ayant l'appui de la justice et des forces de l'ordre, l'emploi des armes, l'implication des femmes dans la lutte. C'est à la suite de ce reportage, édité en 1989 aux USA et jamais traduit en français, que la romancière américaine écrit et publia tous ses romans, empreints de respect pour notre planète et pour ceux qui y habitent.



Le quarantième anniversaire du MLF, qui a occupé l'année 2010, a été une occasion de retour sur l'histoire et de bilan. Cet anniversaire a été l'occasion de très nombreuses rencontres entre féministes de plusieurs générations, qui ont pu confronter leurs points de vue et élaborer des projets d'actions en commun. C'est dans ce contexte que s'inscrit la publication de *Libération des femmes, quarante ans de mouvement* ; dans cette volonté de transmettre, de poursuivre le dialogue, de passer un témoin et d'ouvrir des pistes pour l'avenir.

« Il y a plus inconnu que le soldat inconnu : sa femme ! » : le 26 août 1970 à l'Arc de Triomphe, une dizaine de femmes donnaient par une action symbolique le coup d'envoi d'un mouvement qui allait en une quinzaine d'années bouleverser profondément la société française. À partir de son expérience personnelle, de l'étude des écrits et des archives du Mouvement de libération des femmes, d'une enquête auprès des féministes de la première heure, Françoise Picq retrace une histoire récente mais déjà oubliée, méconnue, falsifiée.

Le temps de la découverte égrène au fil des chapitres les thèmes mis au jour par le MLF. Avec le temps des contradictions, certains conflits internes se développent jusqu'à la rupture, tandis que le Mouvement continue à se diffuser dans la société : luttes de tendances, querelles de légitimité, difficultés à s'adapter à un monde qui change. Vient alors le temps de la réflexion et du bilan. Comment comprendre les changements en moins d'une génération, et

les résistances ? Comment les resituer dans une histoire plus longue ? Dans une tendance générale ? Que nous apprend cette histoire sur la façon dont une société s'adapte par la crise?

Avec *Libération des femmes, quarante ans de mouvement*, Françoise Picq prolonge l'histoire du féminisme en France, au-delà de l'impulsion que lui a donnée le Mouvement de Libération des femmes. Avec son renouveau depuis les années 1990 et les controverses d'aujourd'hui : sur la parité, sur la prostitution, à propos du voile islamique, ou encore sur l'universalisme et la différence des sexes. Les débats du féminisme éclairent les questions les plus fondamentales qui se posent à la société.

**Editions Nada**-----**Editions Nada**



« Lasses d'être le jouet de nos infâmes exploiters et de nos vils époux, nous avons décidé de faire entendre notre voix et d'exiger notre part de plaisirs au banquet de la vie. Et comme nous ne voulons dépendre de personne, nous avons nous-mêmes brandi l'étendard rouge et sommes parties au combat... sans dieu ni maître. »

Publié à Buenos Aires en 1896, *La Voz de la Mujer* est le premier journal anarchiste féministe. Dans ses pages, ses rédactrices proposent de fournir aux femmes prolétaires les outils, théoriques et pratiques, nécessaires à leur émancipation. Partisanes de l'amour libre et de la propagande par le fait, elles y expriment leur volonté d'en finir, par tous les moyens, avec l'oppression, qu'elle soit religieuse, capitaliste ou patriarcale. « Lasses d'être le jouet de nos infâmes exploiters et de nos vils époux, nous avons décidé de faire entendre notre voix et d'exiger notre part de plaisirs au banquet de la vie. Et comme nous ne voulons dépendre de personne, nous avons nous-mêmes brandi l'étendard rouge et sommes parties au combat... sans dieu ni maître. »



« Compagnoannes, les femmes représentent la moitié de l'humanité. Unissons-nous à nos frères travailleurs et crions avec eux : "Guerre aux curés, mort aux exploiters et aux tyrans du monde entier, à bas les frontières et vive la révolution sociale !" L'anarchie, cette belle et noble idée, rendra justice aux femmes. »

Dans ces textes inédits en français, Teresa Claramunt (1862-1931), ouvrière, anarcho-syndicaliste et pionnière du féminisme espagnol, surnommée la « Louise Michel de Barcelone », appelle les femmes à s'organiser afin de renverser le capitalisme et le patriarcat pour qu'advienne l'anarchie.

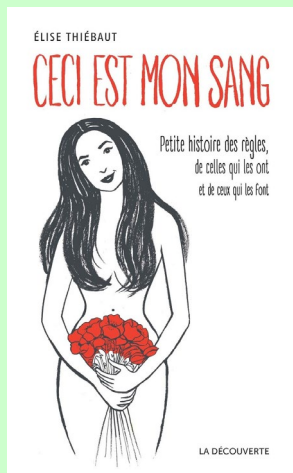
**Editions Acratie**-----**Editions Acratie**



Les femmes représentent de nos jours, à l'échelle de la planète, la majorité des classes sociales les plus démunies. Elles demeurent sous la menace de violences liées à la domination masculine. Les droits qu'elles ont arrachés, comme l'accès à l'IVG, sont fragiles.

Et voilà que la « théorie queer » veut les réduire à une apparence de la féminité, la pratique de la GPA à un ventre à louer... Dans les années 1970 en France, le MLF a attaqué avec force le rôle social imposé aux femmes par le patriarcat et le capitalisme sur la base de leur sexe biologique. Mais ce rôle, rebaptisé « genre », est devenu depuis une « identité » reposant sur le seul « ressenti » des personnes : il suffirait de se déclarer femme pour en être une. Un peu partout dans le monde, des féministes s'insurgent contre pareille définition d'une femme parce qu'elle fait perdre de vue l'origine de son oppression – ses organes sexuels, avec leurs capacités procréatives – et le vécu des femmes en général, à savoir une double journée de travail pour assurer la reproduction sociale et une large part de la production économique. Elle progresse néanmoins partout, soutenue par des courants féministes « inter-sectionnels », et propagée à la fois par des élites politiques et intellectuelles et par divers milieux militants.

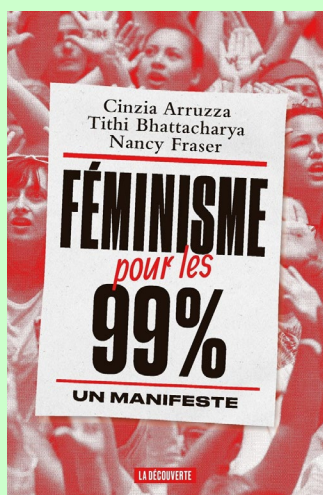




Avoir ses " ourses ", ses " ragnagnas ", ses " coquelicots " ou " l'Armée rouge dans sa culotte " ... : quelle que soit la façon dont on l'appelle, ce phénomène naturel qui consiste, pour les femmes, à perdre un peu de sang tous les mois (sans en mourir !) reste un tabou dans toutes les sociétés. Pour en finir avec cette injustice, Élise Thiébaud nous propose d'explorer les dessous des règles de manière à la fois documentée, pédagogique et pleine d'humour : à partir de son histoire personnelle, elle nous fait découvrir les secrets de l'ovocyte kamikaze et de la mayonnaise, l'histoire étonnante des protections périodiques (ainsi que leurs dangers ou plaisirs), les usages étranges que les religions ont parfois fait du sang menstruel... Et bien d'autres choses encore sur ce fluide, qui, selon les dernières avancées de la science, pourrait bien être un élixir de jeunesse ou d'immortalité. Alors, l'heure est-elle venue de changer les règles ? La révolution menstruelle, en tout cas, est en marche. Et ce sera probablement la première au monde à être à la fois sanglante et pacifique.



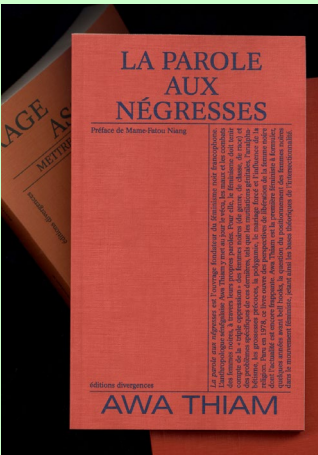
On sait que le capitalisme au XXIe siècle est synonyme d'inégalités grandissantes entre les classes sociales. Ce que l'on sait moins, c'est que l'inégalité de richesse entre les hommes et les femmes augmente aussi, malgré des droits formellement égaux et la croyance selon laquelle, en accédant au marché du travail, les femmes auraient gagné leur autonomie. Pour comprendre pourquoi, il faut regarder ce qui se passe dans les familles, qui accumulent et transmettent le capital économique afin de consolider leur position sociale d'une génération à la suivante. Fruit de vingt ans de recherches, ce livre analyse comment la société de classes se reproduit grâce à l'appropriation masculine du capital. Les autrices enquêtent sur les calculs, les partages et les conflits qui ont lieu au moment des séparations conjugales et des héritages, avec le concours des professions du droit. Des mères isolées du mouvement des Gilets jaunes au divorce de Jeff Bezos et MacKenzie Scott, des transmissions de petites entreprises à l'héritage de Johnny Hallyday, les mécanismes de contrôle et de distribution du capital varient selon les classes sociales, mais aboutissent toujours à la dépossession des femmes.



Logements inabordables, salaires de misère, systèmes de santé inexistantes ou dysfonctionnels, catastrophe climatique, violences policières... on entend peu les féministes s'exprimer sur ces questions. Pourtant, elles ont un impact majeur sur la vie de l'immense majorité des femmes à travers le monde. Les grèves des femmes qui se multiplient aujourd'hui en Argentine, en Pologne, aux États-Unis ou ailleurs s'emparent de ces problématiques et témoignent du fait que les revendications féministes ne sont pas isolées de celles d'autres mouvements. Et c'est tout l'enjeu de ce manifeste, inspiré par ces nouveaux mouvements féministes : face à un système néolibéral qui concentre toutes les aliénations, injustices et inégalités et instrumentalise certaines luttes sociales pour servir ses velléités impérialistes et engranger le plus de profits possible, le féminisme doit repenser son agenda théorique comme militant. Trois des organisatrices de la Grève internationale des femmes s'engagent avec ce manifeste pour un féminisme véritablement inclusif, capable de faire converger l'anticapitalisme, l'antiracisme, l'écologie politique, l'internationalisme et l'anti-hétérosexisme : un féminisme pour les 99 %.



Comment les féminismes ont-ils émergé en France ? Doit-on parler de " féminisme bourgeois " ? Quels liens ont existé entre féminismes et socialismes ? Y a-t-il eu des féminismes noirs ? Les féministes étaient-elles toutes colonialistes ? Existe-t-il des féminismes religieux ? Comment s'articulent mouvements lesbien, gay, trans et mouvements féministes ? Quel a été le rôle du féminisme institutionnel ? Qu'est-ce qui est nouveau dans les groupes féministes aujourd'hui ? Ce livre entend fournir quelques clés indispensables afin de penser les féminismes d'hier et d'aujourd'hui à la lumière des défis contemporains, des inégalités sociales, raciales et de genre. Cette sociohistoire des féminismes rend compte des stratégies plurielles déployées par les femmes et les hommes féministes qui ont combattu les inégalités entre les sexes et l'oppression spécifique des femmes, de la Révolution française à nos jours.



*La Parole aux nègresses*, paru en 1978, est l'ouvrage fondateur du féminisme noir francophone. L'anthropologue sénégalaise Awa Thiam y met au jour le vécu, les maux et les combats des femmes noires, à travers leurs propres paroles. Pour elle, le féminisme doit tenir compte de la "triple oppression" des femmes noires (de genre, de classe, de race) et des problèmes spécifiques de ces dernières, tels que les mutilations génitales, l'analphabétisme, les grossesses précoces, la polygamie, le mariage forcé et l'influence de la religion. Awa Thiam est la première féministe à formuler, quelques années avant bell hooks, la question du positionnement des femmes noires dans le mouvement féministe.

Awa Thiam (née en 1950 au Sénégal) est une anthropologue, femme politique et écrivaine féministe sénégalaise. Étudiante à Paris dans les années 1970, elle cofonde la Coordination des Femmes noires en mai 1976. Très engagée dans la lutte contre les mutilations génitales, elle cofonde également la Commission pour l'abolition des mutilations sexuelles en 1982.



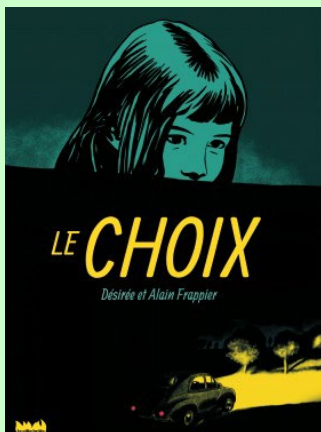
« Pour faire simple, le féminisme est un mouvement qui vise à mettre fin au sexisme, à l'exploitation et à l'oppression sexistes. » Ainsi débute cette efficace et accessible introduction à la théorie féministe, écrite par l'une de ses figures les plus influentes, la militante noire-américaine bell hooks.

Conçu pour pouvoir être lu par tout le monde, ce livre répond de manière simple et argumentée à la question « qu'est-ce que le féminisme ? », en soulignant l'importance du mouvement féministe aujourd'hui. Ce petit guide, à mettre entre toutes les mains, nous invite à rechercher des alternatives à la culture patriarcale, raciste et homophobe, et à bâtir ainsi un avenir différent.



*La ligue des super féministes* est la première BD jeunesse réellement féministe. Elle s'adresse aux enfants dès 10 ans et aborde des thèmes inédits en jeunesse : la représentation, le sexisme, le consentement, le corps des filles, les notions de genre et d'identité sexuelle...

Les chapitres sont complétés par des pages d'outils théoriques indispensables à tout âge (argumentaires, test de Bechdel...) qui font de cette BD un véritable petit guide d'autodéfense féministe, salutaire à l'âge où s'installent les stéréotypes sexistes....



Pourquoi ces voyages en train qui l'emmènent toujours ailleurs, avec pour seule compagnie une valise et une carte famille nombreuse ? Pourquoi ce sentiment de n'être jamais à sa place ? Pourquoi ce slogan réclamant le droit à l'avortement semble-t-il lui être adressé ? Pourquoi ce prénom si peu approprié ? Les réponses à ces questions se trouvent au fond d'un carton oublié dans le grenier de la maison familiale.

Désirée et Alain Frappier nous font revivre les années 1970 à 2014 sous l'angle – excusez du peu, il s'agit de la moitié de la population – de la conquête du droit des femmes à choisir de procréer ou non. Ils le font à leur manière sensible, mêlant l'intime et le politique pour nous rappeler comment c'était « avant », avant la loi Veil, pour montrer combien cette liberté, gagnée dans le combat le plus important du XXe siècle, reste menacée par des nostalgiques d'une société patriarcale. *Le Choix*, travail de mémoire et de vigilance, est aussi un manifeste pour une vie libre et heureuse.



Faire ressurgir tout un pan de l'histoire du féminisme, tel est l'enjeu de ce livre publié par le Réseau Féministe « Ruptures » qui, à l'occasion des 40 ans de Mai 68, avait organisé trois tables rondes. À travers la diversité des parcours se dégage une idée clé : Mai 68 est la brèche, le creuset d'où naîtra le mouvement de libération des femmes. Très vite, en effet, ces jeunes femmes, actrices et témoins de cet « évènement », éprouvent un malaise : aucune évocation de l'oppression des femmes. Quelle place peuvent-elles trouver dans le langage dogmatique des gauchistes ? Aucune. Il est donc urgent de « se libérer des libérateurs ». Héritières rebelles de Mai 68, elles vont opérer une « révolution dans la révolution ». Les témoignages recueillis dessinent des itinéraires variés, mais au fond l'un des principes fondateurs du MLF, c'est le passage d'une révolte personnelle à la prise de conscience d'une oppression collective. Par la suite, le féminisme irriguera la société. Surgissent alors d'autres questions : quels rapports avec les syndicats, les partis politiques ? Quelle solidarité avec les femmes immigrées et exilées ? ...



Personnage clé de la révolution de 1917, figure pionnière du féminisme socialiste, première femme ambassadrice au monde, les faits ne manquent pas pour souligner l'exceptionnalité de la trajectoire d'Alexandra Kollontaï. Promptement refoulée par la contre-révolution sexuelle qui s'est abattue sur l'Union soviétique dès les années 1920, l'œuvre de Kollontaï fait l'objet depuis quelques années d'un puissant regain d'intérêt dans le sillage du renouveau féministe.

Cette biographie montre combien, pour Kollontaï, l'émancipation des femmes a pour condition fondamentale l'abolition de la famille et des rapports de propriété (physiques et psychiques) sur lesquels elle se fonde. Ce programme se décline en une réinvention radicale de l'amour et des sexualités et avec la communalisation des tâches reproductives, à commencer par la maternité. Dans l'un et l'autre cas c'est la camaraderie, comme affect communiste par excellence, qui doit prévaloir. Dans une jeune république soviétique assiégée et affamée, Kollontaï refuse que l'on remette à plus tard ces questions. C'est une leçon adressée à ceux pour qui ce n'est jamais le bon moment, jamais la priorité : les révolutions meurent quand on laisse le réel étouffer le désir et

l'imaginaire.



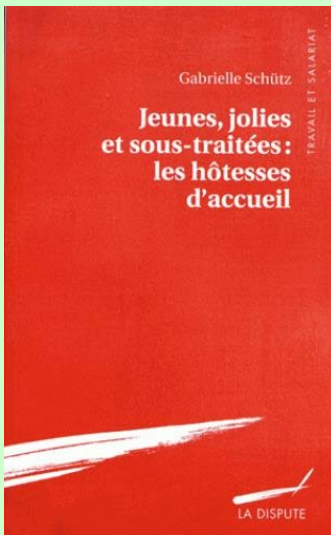
Alors qu'une aspiration féministe à la justice et à l'égalité s'est emparée d'une génération et fait feu de tout bois, c'est par le détour de l'histoire que les textes rassemblés ici nous parlent d'aujourd'hui. Contre les récupérations conformistes, les offensives réactionnaires qui ciblent le féminisme, leurs autrices évoquent des luttes et des figures qui ont compté pour elles et s'arment d'un héritage internationaliste fécond et vivant.

On verra ainsi à l'œuvre au fil des pages cette étonnante aptitude des concepts et des mots d'ordre féministes – comme des militantes elles-mêmes – à franchir les frontières à travers les décennies et les continents qui fait la puissance du féminisme, sa capacité à changer le monde.



Loin de se limiter au travail invisible des femmes au sein du foyer, Federici met en avant la centralité du travail consistant à reproduire la société : combien coûterait de salarier toutes les activités procréatives, affectives, éducatives, de soin et d'hygiène aujourd'hui réalisées gratuitement par les femmes ? Que resterait-il des profits des entreprises si elles devaient contribuer au renouvellement quotidien de leur masse salariale ? La lutte contre le sexisme n'exige pas tant l'égalité de salaire entre hommes et femmes, ni même la fin de préjugés ou d'une discrimination, mais la réappropriation collective des moyens de la reproduction sociale, des lieux de vie aux lieux de consommation – ce qui dessine l'horizon d'un communisme de type nouveau.



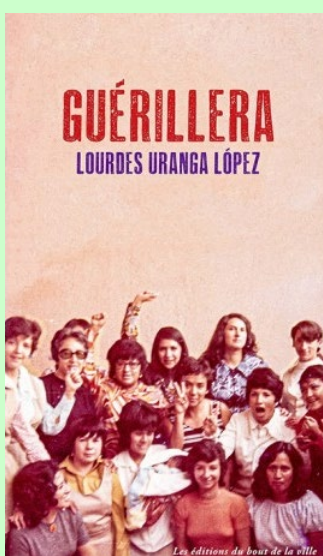


Salons grand public, congrès professionnels, manifestations sportives : nombreux sont les événements où l'on croise des hôtesse d'accueil, ces femmes jeunes, jolies et élancées qui orientent la foule, juchées sur des talons et vêtues d'un uniforme cintré. Toute l'année, elles sont aussi présentes dans les halls d'entrée des entreprises pour répondre au téléphone et recevoir les visiteurs. Qui sont ces femmes dont on ne connaît généralement que le sourire ? En quoi consiste leur travail ? Pourquoi sont-elles employées par des prestataires d'accueil, et non directement par les sociétés où elles travaillent au quotidien ? Quels sont les effets de cette situation d'emploi, qu'elles partagent avec les agents de nettoyage ou de sécurité, mais aussi avec de nombreux consultants ?

Analyse inédite du salariat en prestation de services, cet ouvrage éclaire la manière dont la féminité, la jeunesse et la beauté sont mises au travail dans le capitalisme du XXI<sup>e</sup> siècle. Dans une perspective résolument différente de celles du management et de la gestion, qui promeuvent l'externalisation au nom du recentrage des entreprises sur leur coeur de métier, il retrace les enjeux de cette configuration productive en pleine expansion.



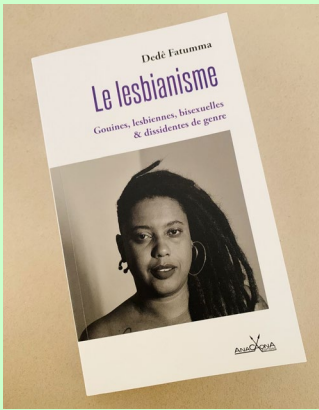
De la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen en 1789 à la constitutionnalisation de l'IVG en 2024, Mathilde Larrère nous plonge dans l'histoire de nos droits et des luttes qui les ont conquis. Voter, vivre et travailler dignement, s'instruire, s'associer, publier librement, manifester, avorter... Tous ces droits — et bien d'autres encore — sont le fruit de longs combats contre ceux qui les entravent pour préserver leurs privilèges ou leurs intérêts. L'histoire de la conquête de nos droits montre comment chacun d'entre eux a été arraché, dans la rue, sur les barricades, dans les journaux, sur les piquets de grève. L'historienne Mathilde Larrère retrace les avancées (et les reculs) de ces luttes émancipatrices — jusqu'aux revendications les plus contemporaines.



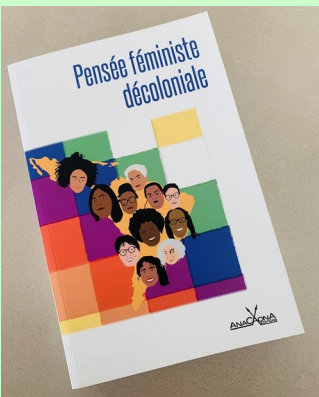
Lourdes Uranga López naît en 1940 dans un quartier populaire de Mexico. Écrasée par un père autoritaire, mise enceinte très jeune par un autre tyran domestique, c'est pour combattre le pouvoir et l'injustice qui sévissent dans les rues et au sein de son propre foyer qu'elle embrasse le mouvement révolutionnaire à la fin des années 1960.

« La guérilla a profondément marqué ma vie. En ce sens, elle ne peut rivaliser qu'avec la maternité. Elles sont les deux sillons qui m'ont déchirée et lacérée. » Après le massacre de Tlatelolco en 1968, Lourdes décide de rejoindre la lutte armée au sein du Front Urbain Zapatiste. Elle participe en 1971 à l'enlèvement d'un grand industriel du pays en vue de redistribuer une partie de la rançon aux nécessiteux. Elle est arrêtée avec ses camarades et devient, comme des milliers d'autres alors, une « disparue », enfermée dans une geôle clandestine, battue, torturée. Elle a la chance d'en réchapper et passe un temps dans une prison pour femmes avant d'être extradée à La Havane, chaudron révolutionnaire des réfugiés politiques de toute l'Amérique Latine accueillis par la Révolution cubaine. Elle est ensuite exilée en Italie, où elle rencontre l'autonomie et la pensée féministe. Amnistiée en 1978, elle rentre au Mexique, range les armes mais ne se soumet pas pour autant et poursuit son engagement pour la réapparition des « disparus », pour l'émancipation des femmes, pour la justice sociale.

Son livre balaye tout un pan de l'histoire sociale et politique de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Il se lit comme un roman d'aventures et d'initiation qui nous immerge dans des réalités sociales d'une immense diversité. S'y mêlent intime et politique, petite et grande histoire, rire et larmes, dans un tourbillon de réflexions et de sensations porté par la vitalité et l'intelligence redoutables d'une narratrice aux innombrables vies.

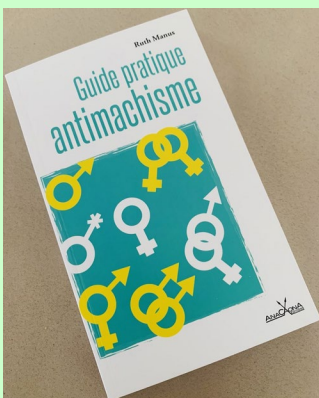


Dedê Fatumma est noire et lesbienne, ce qui n'est pas rien dans un monde orienté par la logique patriarcale et la suprématie blanche, dans lequel on n'apprend rien sur l'amour, mais tout sur la violence et la haine. Elle expose ici la construction de son identité et les chemins parcourus pour comprendre les violences qui touchent les femmes gouines, lesbiennes, bissexuelles et dissidentes de genre. Elle montre les inégalités croisées dans les relations sociales de genre, de classe, de race et de sexualité, face au cistème de pouvoir. En rompant avec les normes colonisatrices des corps qui déshumanisent, subalternisent, et terrorisent, Dedê Fatumma montre d'autres manières d'aimer entre femmes. « Comme le bambou, je plie mais ne rompt pas – je suis une noire lesbienne résistante. Le corps et l'esprit malmenés par la violence du racisme et du machisme, je continue à aimer les femmes, et ce n'est pas négociable. Car aimer les femmes, c'est m'aimer moi-même. En elles, je me trouve, et c'est pour cela que je suis multiple. » Valdecir Nascimento, activiste historique du mouvement des femmes noires et lesbiennes au Brésil.



Quinze autrices originaires d'Amérique du Sud, centrale et caribéenne questionnent les concepts du genre, du patriarcat, du développement. Elles défendent un féminisme communautaire et autochtone, un féminisme noir, un écoféminisme, une améfricanité. Elles prônent le bien vivre, une autre conception des droits humains ou un nouveau véganisme.

De cet ouvrage émerge une pensée contestatrice, multiple et rénovatrice, qui questionne, enrichit et mobilise de nouvelles réflexions et actions pour le(s) féminisme(s) contemporain(s). Un livre pour lutter contre toutes les formes d'oppression et rêver à de nouvelles solidarités... En couverture, un clin d'œil au wiphala, ces carrés de sept couleurs assemblés en drapeau, symbole politique et culturel pour de nombreux peuples autochtones d'Amérique



Dans ce portrait critique de notre société patriarcale, l'autrice pointe les comportements et discours sexistes que nous reproduisons tous et toutes, hommes et femmes, et cherche à déconstruire les modèles qui nous sont imposés dès l'enfance. Car admettre que nous sommes toutes concerné-es par le machisme est le premier pas pour s'en affranchir.

Valoriser les petites filles pour autre chose que leur apparence, ne pas interrompre une femme lorsqu'elle parle, comprendre que les violences faites aux femmes ne se limitent pas aux agressions physiques et sexuelles, s'intéresser à la diversité des identités de genre et d'orientations sexuelles, ne pas considérer que l'on « aide » une femme lorsque l'on fait des tâches ménagères... Voici quelques-unes des pistes avancées pour lutter simplement contre le machisme au quotidien.

Ayons le courage de changer nos mentalités pour changer la société ! La lutte contre la violence patriarcale est un combat collectif au nom de l'égalité et de la liberté pour tous et toutes.



Dans les dernières décennies du XIXe siècle, quelques femmes saisissent les nouvelles opportunités qui s'offrent à elles dans l'institution scolaire. Enseignantes, directrices d'école, inspectrices, ces rares élues n'entendent pas toutes se contenter du rôle subalterne dans lequel on voudrait les cantonner.

Liberté, Égalité, Fraternité : elles prennent la République au mot. Dans les salles de classe, les universités populaires, les revues ou sur les estrades des réunions publiques, elles font entendre leur voix. Indociles et combatives, elles défendent leur idéal d'une école émancipatrice, imaginent de nouveaux rapports entre les sexes et entre les nations. Ainsi inventent-elles, malgré les réticences et les résistances, une nouvelle figure : l'intellectuelle.

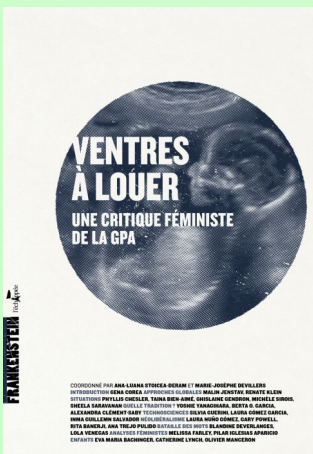
En retraçant la vie de quelques pionnières oubliées, Mélanie Fabre évoque toute une génération de femmes engagées dans un triple combat : pour une école démocratique, l'instruction laïque et l'émancipation des femmes.



En oubliant la notion de genre, on oublie un facteur exponentiel d'accroissement des inégalités. Une analyse percutante et accessible sur le problème de la répartition des patrimoines.

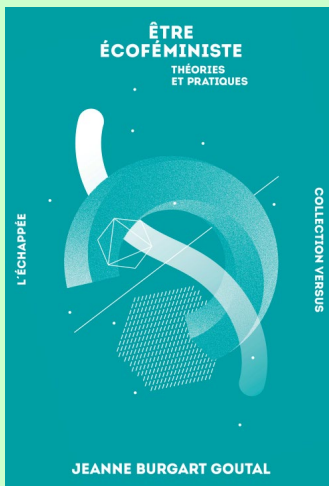
Du haut en bas de la pyramide sociale, que l'on soit mère célibataire ou cocréatrice d'un empire commercial, les mécanismes de transmission du patrimoine bénéficient aux hommes, quand bien même nos sociétés proclament plus de parité.

Entraînées par une armada de félins volubiles, les autrices éclairent le rôle de la famille dans la perpétuation des inégalités de richesse.



La GPA (gestation pour autrui), produit de la technicisation et de l'artificialisation des rapports humains affublé d'un ersatz de terminologie féministe, implique un triple sacrifice : celui que la mère fait d'elle-même, celui de l'enfant et celui de l'égalité des êtres humains. Si l'idéologie ultralibérale considère la vente de leurs capacités de reproduction comme un droit des femmes, ce livre montre qu'il s'agit plutôt d'une déshumanisation relevant du néopatriarcat. Celui-ci donne aux femmes le choix de subir des violences médicales, psychologiques et économiques, et transforme l'enfant en objet de fabrication et de transaction marchande, lui niant ainsi le statut de sujet.

Cette conviction anime l'ensemble des contributrices et contributeurs : universitaires, journalistes, pionnières et militantes de la lutte pour les droits des femmes, des lesbiennes et des homosexuels. La diversité des approches – théorique, historique, politique, scientifique et linguistique – et la variété des origines géographiques permettent une appréhension critique globale et approfondie de la GPA.

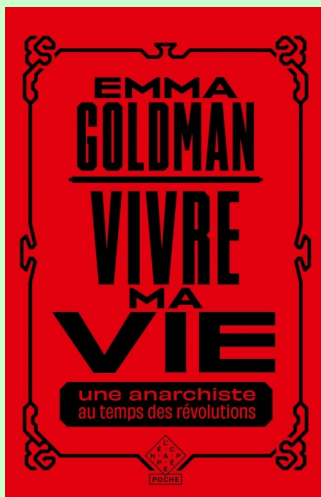


Oppression des femmes et destruction de la nature seraient deux facettes indissociables d'un modèle de civilisation qu'il faudrait dépasser : telle est la perspective centrale de l'écoféminisme. Ce livre restitue la richesse et la diversité des théories développées par cette mouvance née il y a plus de 40 ans : critique radicale du capitalisme et de la technoscience, redécouverte des sagesses et savoir-faire traditionnels, réappropriation par les femmes de leur corps, apprentissage d'un rapport intime au cosmos... Alternant reportage et analyse, l'auteure nous emmène sur les pas des écoféministes, depuis les Cévennes où certaines tentent l'aventure de la vie en autonomie, jusqu'au nord de l'Inde, chez la star du mouvement Vandana Shiva. Elle révèle aussi les ambiguïtés de ce courant, où se croisent Occidentaux en quête d'alternatives sociales et de transformations personnelles, ONG poursuivant leurs propres stratégies commerciales et politiques, et luttes de femmes et de communautés indigènes dans les pays du Sud.



Caroline Rémy, dite Séverine (1855-1929), aura été l'une des pionnières du journalisme et l'une des grandes figures de l'histoire des mouvements révolutionnaires. Disciple et amie de Jules Vallès, première femme à diriger un quotidien national, elle se lance à corps perdu dans la grande mêlée sociale de la « Belle Époque ». Sa plume, ardente et infatigable, n'aura de cesse de défendre le peuple face à ses ennemis : le capital et la bourgeoisie. Féministe, pacifiste et libertaire, d'une intégrité à toute épreuve, elle sera en première ligne de tous les combats de son temps. Durant toute sa vie, Séverine a écrit plus de 6 000 articles dans de nombreux journaux : Le Cri du Peuple, La Fronde, Gil-Blas, L'Humanité, Le Figaro, etc. Dans ce recueil sont réunis ses textes les plus flamboyants. Au détour de ces pages apparaissent les grands et petits noms de l'anarchisme auxquels elle rend hommage, les innombrables batailles des femmes et du mouvement ouvrier, et le parfum de poudre et de révolte de ces années tumultueuses.

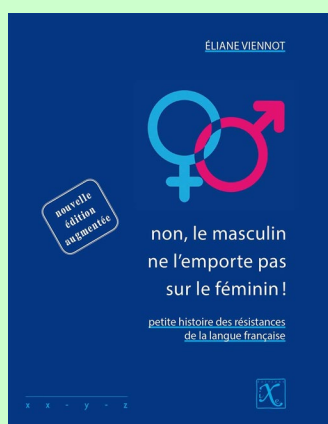




Née en 1869 dans l'Empire russe, Emma Goldman s'exile aux États-Unis à 16 ans. Pauvreté, exploitation et désillusions l'y attendent. Elle plonge alors à corps perdu dans le chaudron politique et intellectuel. Expulsée en 1919 vers la Russie, elle découvre une réalité qu'elle ne cessera de dénoncer. Son époustouflante épopée mêle grands affrontements politiques et vie d'une femme hors du commun, poésie et quotidien, espoir et désenchantement. Ce texte magistral est à la fois une fresque historique qui donne le vertige, tant on y croise tous les grands révolutionnaires, une oeuvre puissante d'une rare sensibilité et l'un des plus beaux chants d'amour à la révolte et à la liberté.

Editions Ixe

Editions Ixe



Le long effort des grammairiens et des académiciens pour masculiniser le français a suscité de vives résistances chez celles et ceux qui, longtemps, ont parlé et écrit cette langue sans appliquer des règles contraires à sa logique.

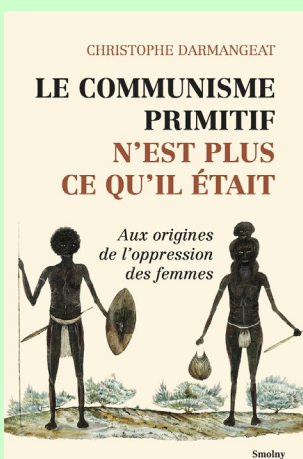
« Le genre masculin ne sera plus regardé, même dans la grammaire, comme le genre le plus noble, attendu que tous les genres, tous les sexes et tous les êtres doivent être et sont également nobles. Requête des dames à l'Assemblée nationale, article 3 du Projet de décret adressé à la Législative, 1792.

La domination du genre masculin sur le genre féminin initiée au XVIIe siècle ne s'est en effet imposée qu'à la fin du XIXe avec l'instruction obligatoire. Depuis, des générations d'écolières et d'écoliers répètent inlassablement que « le masculin l'emporte sur le féminin », se préparant ainsi à occuper des places différentes et hiérarchisées dans la société.

Ce livre retrace l'histoire d'une entreprise à la misogynie affirmée ou honteuse, selon les époques. Riche en exemples et en citations il convie à un parcours plein de surprises où l'on en apprend de belles sur la « virilisation » des noms de métier, sur les usages qui prévalaient en matière d'accords, sur l'utilisation des pronoms ou sur les opérations « transgenre » subies par certains mots. La nouvelle édition explore les pistes que le livre a ouvertes en 2014 en relançant la réflexion sur le langage sexiste (écriture inclusive, règle de proximité, formules épécènes, nouveaux pronoms...).

Editions Smolny

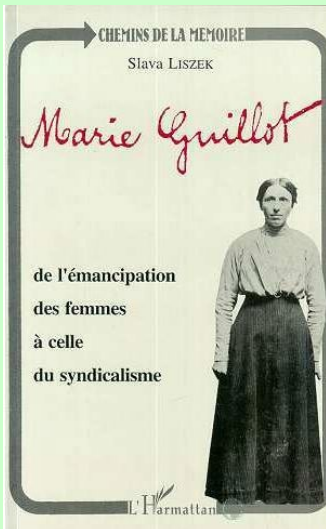
Editions Smolny



La préhistoire des rapports de genre suscite de nos jours un intérêt croissant, mais aussi bien des fantasmes. À quelle époque remonte la domination masculine dans les sociétés humaines, et pour quelles raisons s'est-elle imposée ? De quelle manière le passé le plus reculé de l'humanité éclaire-t-il le combat féministe actuel ? Cette troisième édition révisée du *Communisme primitif* n'est plus ce qu'il était, enrichie d'une préface inédite, vient donc à point nommé pour contribuer au débat autour de ces délicates questions en mobilisant les connaissances accumulées par l'ethnologie et l'archéologie.

Tout en relevant les nombreux points dépassés des travaux fondateurs de Morgan et d'Engels, cette vaste synthèse, guidée par une rigoureuse approche matérialiste, renouvelle l'analyse marxiste sur un thème à la fois si lointain et d'une actualité si brûlante.

On comprend aisément pourquoi Slava Liszek, qui fut l'une des rédactrices d'Antoinette - le journal féminin de la CGT - a été touchée par Marie Guillot, au point de lui consacrer plusieurs années de recherche et, finalement, une biographie. À l'évidence, il s'agit d'un hommage rendu à une militante lucide et « incorruptible ». Le style trahit une profonde sympathie pour « Marie », qui pourra, selon les goûts, charmer, ou agacer. De toutes façons, le redoutable défi d'une biographie de Marie Guillot - dont la discrétion et l'humilité font une anti-héroïne par excellence - a été relevé, et, avec elle, ce sont des pages passionnantes et décisives de l'histoire du mouvement ouvrier qui défilent.



Née en 1880, Marie Guillot conquiert, en devenant institutrice, son indépendance économique, même si elle gagnait moins qu'un manoeuvre, et découvre la voie de son épanouissement intellectuel. En rejoignant le syndicalisme enseignant naissant, elle se mêla à deux combats qui occuperont toute sa vie : l'émancipation de la classe ouvrière et l'émancipation des femmes. En 1914, écoeuvrée par l'Union sacrée, elle se joignit à la minorité pacifiste de la CGT; c'est, entre autres, grâce à sa détermination que la fédération des instituteurs bascula dès 1915 dans le camp de la paix. Son rôle devint alors décisif dans l'évolution du syndicalisme français. Elle fut une des premières animatrices des Comités syndicalistes révolutionnaires qui adhèrent à la IIIe Internationale. Elle devint secrétaire générale de la Fédération nationale des syndicats de l'enseignement laïque, puis secrétaire confédérale de la CGTU. Bien que la Révolution russe ait eu toute sa sympathie, elle refusa la subordination du syndicat au parti communiste et lança en faveur de l'indépendance un combat désespéré.

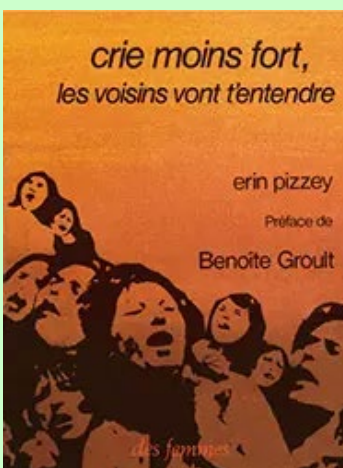
Elle se mêla aussi aux activités des Groupes féministes de l'enseignement laïque, ce qui lui valut d'être inculpée, en 1927, avec Henriette Alquier, pour la publication d'un rapport favorable au contrôle des naissances, La maternité, fonction sociale. Tout en résumant clairement les batailles internes au mouvement syndical, parfois complexes, Slava Liszek décrit de manière sensible cette vie tissée de souffrance, de renoncements, illuminée parfois par l'espérance et la foi. Pour les femmes, sans doute plus que pour les hommes, l'engagement révolutionnaire est un apostolat.



En oubliant la notion de genre, on oublie un facteur exponentiel d'accroissement des inégalités. Une analyse percutante et accessible sur le problème de la répartition des patrimoines.

Du haut en bas de la pyramide sociale, que l'on soit mère célibataire ou cocréatrice d'un empire commercial, les mécanismes de transmission du patrimoine bénéficient aux hommes, quand bien même nos sociétés proclament plus de parité.

Entraînées par une armada de félins volubiles, les autrices éclairent le rôle de la famille dans la perpétuation des inégalités de richesse.



Erin Pizzey crée, en 1971, le premier refuge du Women's Aid (aide et assistance pour les femmes), dans la banlieue de Londres. C'était au début une maison où femmes et enfants venaient pour se rencontrer, échapper momentanément à la solitude. Mais elle se rend compte, très vite, que toutes celles qui viennent à « la maison » ont de très sérieux problèmes avec leur mari, leur famille, que toutes subissent de graves sévices corporels et sont très perturbées sur le plan affectif et psychique.

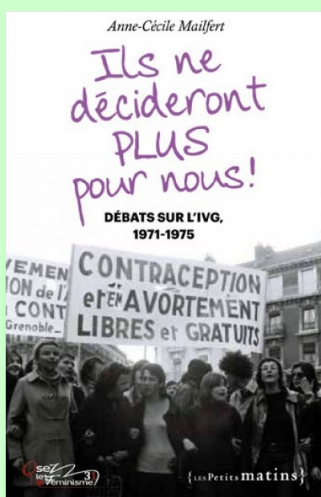
Ce livre regroupe les témoignages de ces femmes, récits dramatiques mais situations déjà distancées. Erin Pizzey a réussi à mettre en place un espace vivable pour les femmes battues et les enfants, sans la lourdeur d'une organisation hiérarchisée et bureaucratique. S'associant à cette lutte, Benoîte Groult écrit dans sa préface : « toutes ces femmes qui racontent leur enfer presque sans révolte se sont tues trop longtemps. C'est à nous de crier pour elles ».



Les violences sexuelles envers les femmes n'apparaissent pas spontanément. Elles ne font pas partie de la « nature humaine » ni ne sont le résultat d'incontrôlables pulsions masculines. Elles ont des causes sociales – impunité des agresseurs, idées reçues sur la sexualité, inégalités structurelles – qui forment ce que l'on appelle une « culture du viol ». Cela va de remarques apparemment anodines qui culpabilisent les victimes à un traitement trop fréquent des viols comme des délits plutôt que comme des crimes devant les tribunaux ; de formules pour excuser les agresseurs à une remise en cause systématique de la parole des femmes qui dénoncent des agressions.

En France, chaque année, environ 94 000 femmes sont victimes de viol ou de tentative de viol. Et les viols ne représentent que la partie émergée d'un iceberg : celui des violences sexuelles, à la maison, au travail ou dans la rue. Or ces violences entraînent des conséquences graves : elles minent la confiance et limitent la liberté par la peur qu'elles instaurent.

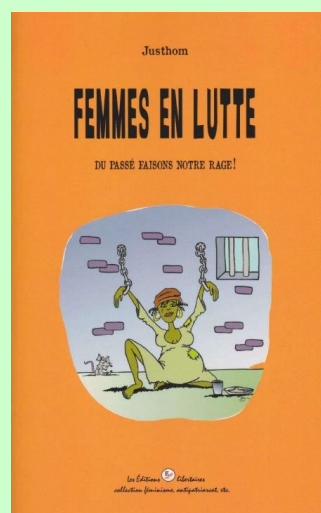
Elles constituent une atteinte aux droits et à la dignité des personnes et consolident la domination masculine. Mais cette situation n'est pas une fatalité. C'est pourquoi il est important d'identifier les éléments culturels qui servent de justification et de terreau à ces actes, afin de proposer des pistes qui permettront d'y mettre fin.



Il y a tout juste 40 ans était promulguée une loi fondamentale pour les droits des femmes : la loi Veil, qui libéralise l'IVG en France. Loin d'être une évidence, cette loi et les débats qui l'ont précédée ont profondément divisé le pays pendant plusieurs années.

Pétitions, éditoriaux, discours, plaidoiries, ces archives permettent de prendre la mesure de la violence des débats de l'époque et mettent en lumière l'actualité du combat pour l'IVG. Alors que le droit à l'avortement est remis en cause en Espagne ou aux États-Unis, alors que la pensée réactionnaire envahit les ondes et les esprits français, les arguments des années 1970 trouvent une résonance frappante dans le contexte politique d'aujourd'hui.

Les opposants farouches aux droits des femmes ne s'y sont pas trompés : l'émancipation commence par la liberté à disposer de son propre corps, ce qui fait de l'IVG un point clé des combats féministes des XXe et XXIe siècles à travers le monde.



« La cause des femmes », c'est encore trop souvent « cause toujours »...

Pourtant, et depuis longtemps, des femmes se sont levées et ont lutté pour se libérer, pour faire avancer et améliorer la place et la cause des femmes partout dans le monde. Dans bien des cas, ces femmes ont permis d'ouvrir les yeux et fait comprendre ce qu'elles enduraient quotidiennement.

Dans ce livre, nous retrouvons les belles figures combattantes de Louise Michel, Clara Zetkin, Emma Goldman, Germaine Berton, Hélène Brion, Jeanne Morand, Marie-Louise Giraud, Voltairine de Cleyre, et quelques autres.

Justhom fuit la Bretagne à 14 ans. Quinze ans dans la marine marchande. Il a donc beaucoup voyagé et beaucoup vu. Il a vu, partout dans le monde l'exploitation et l'oppression des femmes. Ce livre est un hommage à certaines d'entre elles, à leur combat. Des femmes connues, des pas connues. C'est un appel à la lutte, à la solidarité et à l'intransigeance. Personne ne sera libre tant qu'un autre être humain ne le sera pas. Qu'elles nous servent d'exemples: courage, force et détermination





En 1936, des groupes de femmes à Madrid et à Barcelone fondèrent les *Mujeres Libres*, organisation destinée à libérer les femmes du « triple asservissement à l'ignorance, en tant que femmes, et en tant que productrices ». Bien que cela ait duré moins de trois ans (leurs activités en Espagne connurent une fin abrupte lors de la victoire des forces franquistes en février 1939), les *Mujeres Libres* mobilisèrent plus de 20 000 femmes et développèrent un vaste réseau d'activités visant à accroître l'autonomie des femmes tout en construisant un sens de la communauté.

Ma découverte de ces femmes et de leurs activités couvre de nombreuses années et de nombreux kilomètres, des explorations dans les archives ainsi que des conversations avec des militantes âgées. Je suis parvenue à comprendre la portée de leurs visions et de leurs réussites grâce à nos efforts communs pour communiquer au-delà des différences de culture, d'âge, de classe et de contexte politique. J'ai essayé d'entendre leur langage et de prêter attention à la fois à ce qui nous rapprochait et à ce qui nous séparait.

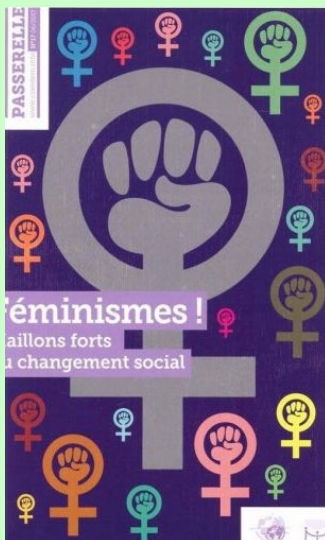


Le 18 juin 1940, quand elle apprend que l'usine où elle effectue un stage de chimiste, va être occupée par les Allemands, Jeanne Bohec, bretonne, fille et petite-fille de Bretons, décide de quitter Brest et de rejoindre l'Angleterre par la mer. Elle a vingt-et-un ans. Engagée comme Volontaire française à Londres, la jeune fille apprend la vie militaire à l'école de sabotage, les week-ends dans des familles anglaises et fait la fête dans un Londres menacé mais libre et accueillant. Spécialiste de la fabrication d'explosifs, elle est bientôt parachutée en Bretagne.

Nom de résistante : Râteau. Son rôle : former les résistants de l'Ouest au plastiquage des voies ferrées empruntées par les Allemands. C'est à bicyclette, afin de ne pas éveiller les soupçons, qu'elle sillonna les routes pour rencontrer ses élèves et préparer le fameux "plan vert" au moment du débarquement. Jeanne Bohec aura été la seule femme instructeur de sabotage de toute la Résistance.

Publié en français et en espagnol, le dernier numéro de la collection *Passerelle* revient sur les féminismes, leurs formes de luttes sociales et politiques complexes, et met l'accent sur leurs points communs : le combat pour l'égalité et l'émancipation, l'affranchissement des dépendances et des stéréotypes, et la rupture avec les rapports de domination.

Ce *Passerelle* n'a pas pour ambition de présenter un panorama exhaustif des mouvements féministes dans le monde, de leurs histoires ou des théories qui les fondent, ni de proposer un état des lieux des différents courants qui les traversent, voire les opposent. Le fil rouge de cette publication est l'expression de mouvements qui, au nord comme au sud, à l'est ou à l'ouest de la planète, se mobilisent contre d'autres formes d'oppression ou d'aliénation que la seule inégalité entre les sexes, participant ainsi à remettre fondamentalement en question l'ordre établi.

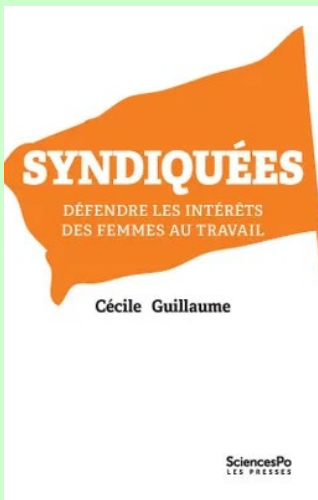


Quand combattre le sexisme revient aussi à se lever contre un système capitaliste mortifère, des politiques hiérarchisées et hégémoniques, un hétéro-sexisme normatif, le système militaro-industriel, le racisme, la colonisation de la nature et le pillage des ressources, sans toutefois perdre de vue la nécessité de continuer à lutter pour les droits des femmes, une porte est ouverte pour faire le lien avec d'autres mouvements de résistance et de changement social.

C'est cette porte que nous vous invitons à pousser, en découvrant la quarantaine d'articles et récits d'expériences que nous avons regroupés dans le présent ouvrage. Issus du travail de terrain et de recherches, ils reflètent différents positionnements et illustrent une partie de la grande diversité des réflexions et actions menées par les mouvements féministes, partout dans le monde, pour participer à la construction de sociétés soutenables basées sur la démocratie, la justice sociale et le respect de la diversité.

Parmi les thèmes abordés : rôle des femmes sahraouies et palestiniennes dans l'auto-détermination, combat des miliciennes kurdes, afro-féminisme, éco-féminisme, cyberféminisme, mais aussi luttes contre les inégalités sociales et professionnelles persistantes, contre les violences machistes institutionnalisées, les masculinismes d'État et la montée des conservatismes...

Presses de Sciences Po-----Presse de Sciences Po

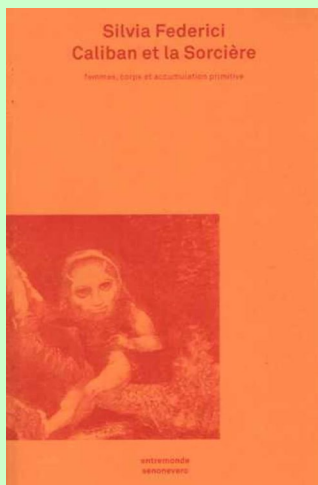


« J'étais la seule femme dans la grande salle de la mairie avec plein d'hommes qui se connaissaient tous et n'ont pas pris la peine de se présenter. Je ne comprenais pas les débats et j'ai commencé à poser des questions. Ils ont posé leur stylo et croisé les bras. »

Les parcours de militantes retracés dans ce livre témoignent des difficultés quotidiennes rencontrées par les femmes ayant osé pénétrer ces bastions masculins que sont les syndicats. Alors qu'elles ont massivement investi le marché du travail depuis les années 1970, leur représentation syndicale n'a commencé à devenir une réalité qu'à partir des années 2000.

L'enquête menée par l'auteure auprès de syndiquées en France et au Royaume-Uni montre que les femmes n'ont réussi à faire entendre leur voix dans ces instances que grâce à des politiques d'égalité volontaristes. Et l'étude approfondie des grandes mobilisations pour l'*equal pay* au Royaume-Uni atteste que pour défendre leur cause, elles ont dû renoncer aux actions syndicales traditionnelles pour s'emparer des armes du droit et mener des recours en justice. À travers des récits riches et touchants sur un sujet peu visité, celui de la parole syndicale des femmes, tout un pan de la réalité sociale se dévoile ici.

Editions Entremonde-----Editions Entremonde



L'auteur nous invite à réfléchir aux rapports d'exploitation et de domination, à la lumière des bouleversements introduits à l'issue du Moyen Âge. Un monde nouveau naissait, privatisant les biens autrefois collectifs, transformant les rapports de travail et les relations de genre. Ce nouveau monde, où des millions d'esclaves ont posé les fondations du capitalisme moderne, est aussi le résultat d'un asservissement systématique des femmes.

Par la chasse aux sorcières et l'esclavage, la transition vers le capitalisme faisait de la modernité une affaire de discipline. Discipline des corps féminins dévolus à la reproduction, consommés sur les bûchers comme autant de signaux terrifiants, torturés pour laisser voir leur mécanique intime, anéantis socialement. Discipline des corps d'esclaves, servis à la machine sociale dans un formidable mouvement d'accaparement des ressources du Nouveau Monde pour la fortune de l'ancien.

Editions de la dernière lettre-----Editions de la dernière lettre



Ni art martial, ni technique de développement personnel, l'autodéfense féministe est un indispensable outil de prévention des violences. L'enquête de Mathilde Blézat auprès de participantes à des stages d'autodéfense montre que c'est aussi le levier d'une profonde transformation de leur rapport à l'intimité et au monde : une arme de la révolution en cours.



# LES NUMÉRO 14 ÉTÉ 2020 CAHIER DE RÉFLEXIONS **utopiques**

**SYNDICALISME  
ET FÉMINISME**



[Que Du Charbon]

Union syndicale  
**Solidaires**

EDITIONS  
**SYL-EPSE**

SYNDICALISME ET FÉMINISME ■ N° 14 - ÉTÉ 2020

**Les utopiques**

Union syndicale  
**Solidaires**

EDITIONS  
**SYL-EPSE**